

La « Minerve », cimetière au fond des mers



Cinquante et un ans après la disparition de ce sous-marin français au large de Toulon, des recherches reprennent, jeudi 4 juillet, pour retrouver l'épave. Durant des décennies, les familles des 52 victimes ont été confrontées au silence des autorités militaires

Un des marins s'est amusé à garder des lunettes de soleil dans l'obscurité du poste des opérations. Serrés les uns contre les autres sous la tôle d'acier, tous regardant le photographe en souriant. D'autres clichés un peu flous les montrent portant la vareuse à l'ancre blanche, accrochés aux tubes lance-torpilles pleins de la graisse des machines. On les voit agglutinés en passerelle, cigarette aux lèvres, les cheveux plus longs que les militaires d'aujourd'hui. Ils ont l'air heureux autour de la table du navire, encombrée de bouteilles de vin, pour un dimanche ordinaire de matelots... Parti quelques jours pour une mission d'entraînement, leur sous-marin, la *Minerve*, a coulé, le 27 janvier 1968, au large de Toulon. Les 52 membres de son équipage ne formaient qu'un. Ils reposent quelque part, à des profondeurs où la Méditerranée demeure fraîche et sombre.

Dans ces années-là, « on faisait plonger les gosses », pour les encourager à rejoindre la sous-marine, témoigne le tout premier commandant de la force océanique stratégique française, l'amiral Albert Joire-Noulens, dans des archives sonores de l'armée, inédites et récemment exhumées. A l'époque, tandis que les consommateurs se précipitent avec insouciance au Salon des arts ménagers, la France bâtit sa dissuasion nucléaire. Le premier sous-marin atomique est lancé en 1967. L'amiral, directeur de l'École navale de 1965 à 1967, se souvient dans les mêmes archives que les premiers reçus sont presque tous « allés aux sous-marins ». « La seule difficulté était de savoir si on prévenait les types qu'ils ne pourraient pas sortir s'il y avait un accident », ajoute-t-il. Son officier de manœuvre, André Fauve, « un brillant élément » au regard franc, s'était aisément laissé convaincre de rejoindre cette élite. Fauve, un Breton des terres venu de Ploërmel (Morbihan), a commandé plusieurs navires, avant de devenir, à 32 ans, le pacha de la *Minerve*.

Voilà dix jours qu'il est en poste, ce 17 janvier 1968, quand le sous-marin quitte Toulon. Le benjamin de l'équipage est un gamin de 17 ans, en provenance du Pays basque : le matelot mécanicien Pierre Ampen n'est sous-marinier que depuis vingt-huit jours. Le chef de quart, Bernard Doré, 36 ans, un des plus âgés, a pour sa part rejoint l'armée en Indochine des années plus tôt, à la suite d'une dispute avec sa mère. Après la guerre, il s'est réconcilié avec elle en lui assurant qu'à bord

d'un sous-marin il ne courrait plus aucun risque. L'état-major de Toulon se réjouit de disposer de marins bien formés, de sous-officiers professionnels, d'excellents commandants.

Leur étroit bateau gris de 57 mètres a une étrange allure : un kiosque haut, des flancs droits, un pont plat. Ces bâtiments au diesel de la classe Daphné sont des étuves huileuses à l'hygiène précaire, soumises à tant de variations de pression que certains en restent sourds. Qu'importe. Tous affirment en 1968 : « Un Daphné ne peut pas couler. »

7H59, L'IMPLOSION

Une avarie de barre sûrement, une entrée d'eau par le schnorchel – le tube d'air que le sous-marin hisse pour alimenter ses moteurs – peut-être : telles sont les hypothèses expliquant le naufrage. Le samedi 27 janvier 1968, le laboratoire de détection géophysique du professeur Yves André Rocard, à Bruyères-le-Chatel (Essonne), enregistre l'implosion à 7h59. Dispersées dans tout le pays, nombre de familles ne l'apprennent que le lundi, certaines par la presse. Le télégramme de la marine censé les en informer a été envoyé en plein week-end, quand les mairies sont fermées.

En mer, le jeudi 1^{er} février, une communication résonne dans les corsives de l'escorte Cassard mobilisé pour les recherches. Le commandant Louis Dadvisard lit deux pages couvertes de son écriture ronde. « Aujourd'hui, il ne reste plus qu'à espérer de les retrouver vivants. Ceci est une douloureuse certitude pour tous, bien que non encore reconnue officiellement. » Les marins du Cassard gardent à cet instant une conviction : « Avec la même ardeur », assure leur commandant, les recherches vont continuer « pour retrouver l'épave afin de connaître les causes de sa perte ». A l'entendre, « c'est une dette que nous devons aux marins des Doris, Junon, Vénus... sous-marins frères de la *Minerve* ». Ces autres navires de la flotte navigueront longtemps encore.

Un de ces jours de janvier, les gendarmes viennent donc sonner chez les Helmer à la cité minière Belle-Roche, à Cocheren, en Lorraine. Isabelle, 7 ans, voit sa mère se pencher vers le sol comme frappée d'un coup, tandis que son père se rue vers le poste de radio auquel il va rester accroché des jours durant, à l'affût de nouvelles. Bernard Helmer, l'opérateur radio de la *Minerve*, avait 21 ans. C'était le second de la famille, il était marié depuis six mois.



« LA FRANCE, CINQUIÈME PUISSANCE MONDIALE, A UN SOUS-MARIN PERDU QU'ON N'ESSAIE PAS DE RETROUVER ? CELA, OUI, ON L'AVAIT EN TRAVERS DE LA GORGE »

ISABELLE HELMER
Sœur
d'un opérateur radio
de la « Minerve »

Dévastés, les proches convergent à Toulon pour la cérémonie d'hommage national du 8 février, présidée par le général de Gaulle. Le chef de l'Etat se rend sur l'*Eurydice*, un jumeau de la *Minerve*. « Pour ma mère, ce n'était pas un cadeau. Elle pense alors : "On ne va quand même pas visiter le tombeau de nos enfants !" Dans la douleur, il y a beaucoup d'agressivité », se souvient Isabelle Helmer. Restée à l'écart des autres familles, Raymond, la femme du mécanicien Daniel Potier, 26 ans, demeure muette. « Pour elle, il n'est pas mort. Elle l'a vu en rêve lui souffler : "S'il arrive quelque chose, je sortirai par le tube lance-torpilles", et ce songe prémonitoire l'a convaincue d'attendre », confie aujourd'hui sa fille quinquagenaire, Valérie Roy.

A l'escadrille, l'état-major ouvre les casiers des 52 marins. Quand les affaires sont remises à leurs « dames », la découverte de cette intimité masculine crée des histoires. Puis, plus rien. Après cinq brèves campagnes de recherche, closes en mai 1970, la marine tourne la page de la *Minerve*. S'ouvre alors un interminable silence.

Le sous-marin gît vraisemblablement par 2250 mètres de fond. Ses hommes ont disparu depuis si longtemps... Mais leurs familles les espèrent de nouveau. En 2018, après un demi-siècle d'inaction et de secret imposé par les autorités, elles ont obtenu de la ministre des armées, Florence Parly, que soient lancées des recherches avec des moyens modernes. Ce jeudi 4 juillet, des navires partent sonder la mer devant Toulon pour tenter de localiser l'épave. Trois zones seront balayées par l'*Ifremer* pendant un mois, en privilégiant un secteur de 500 kilomètres carrés au large du cap Sicié.

« Je suis pleine d'espoir, confie Isabelle Helmer. Mes parents, toute leur vie, auraient voulu ça. » Cette femme menue de 58 ans, cheveux blonds au carré et regard bleu vif

derrière ses lunettes, témoigne de « la douleur commune » des familles de la *Minerve*. « Pour nous tous, c'est un quotidien. Depuis cinquante ans, nous n'avons rien. On ne sait pas si le sous-marin est entier ou disloqué. Qu'importe, ce n'est pas une boîte de conserve que l'on cherche, c'est leur sépulture. » Un espoir, « enfin ! », se réjouit aussi Christophe Agnus, qui a perdu son père. Jean-Marie Agnus, 29 ans, avait rang de « commandant adjoint navire », responsable des machines. Ce fils d'agriculteur au visage sérieux, les cheveux rangés sur le côté, avait été attiré par la mer à la lecture des exploits de l'officier de marine Bernard Boudin (1735-1812), devenu chevalier de Tromelin dans l'océan Indien.

LE SILENCE, DOUBLE PEINE

Les décennies ont vu les familles implorer séparément, sans se connaître ni se rencontrer. Chez les Helmer, les jours suivant le drame, les quatre aînés s'isolent, et personne ne se soucie trop de la petite dernière. Isabelle ne comprend pas pourquoi l'institutrice reste tant auprès d'elle. Elle n'oubliera pas la cérémonie à l'église, plus tard. « J'entends chanter Ce n'est qu'un au revoir. C'est un enterrement, mais il n'y a personne. Où est le cercueil ? » Bernard, le frère chéri, son parrain, lui rapportait des cadeaux : un pyjama chinois, des petites cartes. Aujourd'hui, en 2019, elle ne le voit plus, mais se souvient qu'il avait le mal de mer.

Dans sa jolie maison blanche posée au milieu des champs de la Beauce, Valérie, la fille du mécanicien Daniel Potier, évoque, avec sa sœur Ghislaine, le déni maternel qui divise toujours la famille. Chez les Potier, on va dire pendant quatre ans aux fillettes que « papa est en voyage ». Toutes deux partent vivre chez leurs grands-parents. « Notre famille se mure dans le silence. Cela reste un tabou. » Dans la maison, on ne trouve aucune

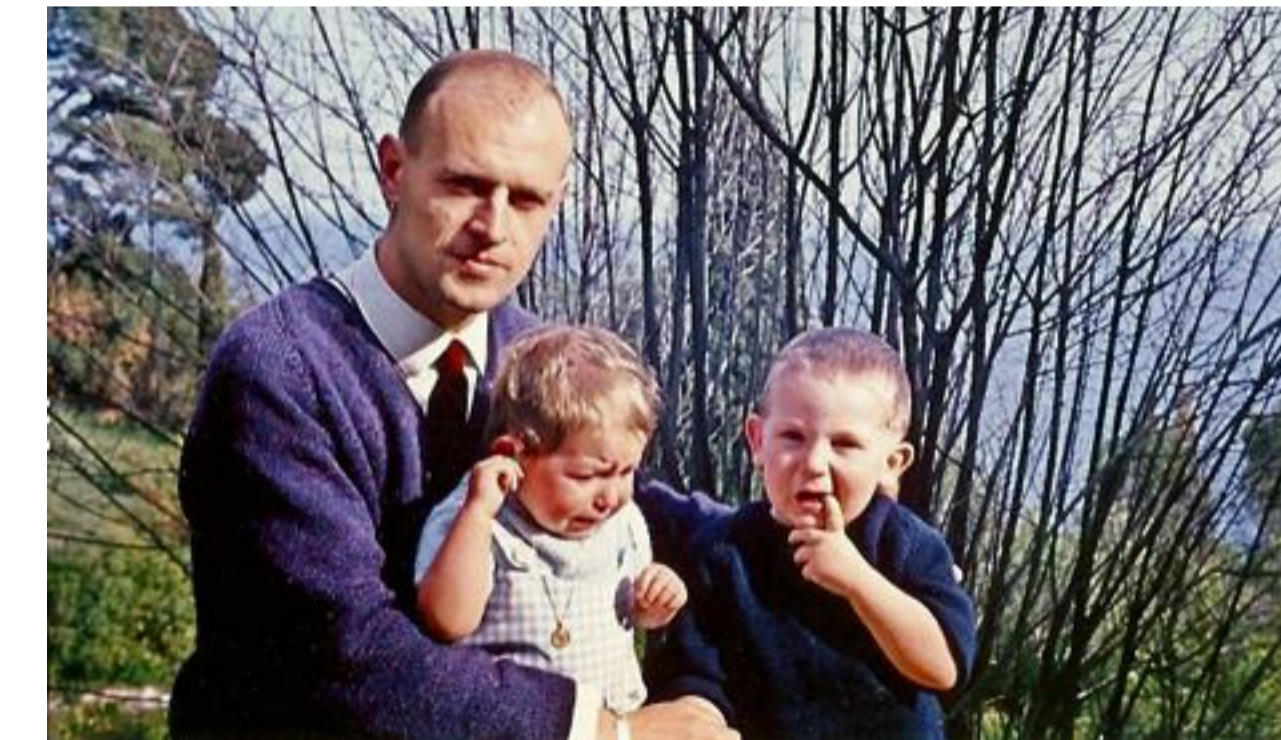


photo du père. L'oncle, un sous-marinier qui avait convaincu Daniel de s'engager, ne veut rien dire non plus. C'est de l'école que vient la vérité, de la bouche d'une institutrice désolée.

« Au début, j'entends dire qu'il y a encore une chance, raconte Isabelle Helmer. Comme on ne nous dit rien, on imagine qu'il y a forcément une raison très secrète à tout cela. Il se dit qu'ils sont kidnappés par des criminels. Ou chez les Russes. » Les mots prononcés par son frère Bernard avant de partir – « Je ne l'oublierai pas » – prennent dans ce contexte un sens mystérieux. « Cette chape du secret-défense est devenue extrêmement violente avec les décennies. Cela a rongé mes parents. "Peut-être un jour saurez-vous ce qui s'est passé, mais nous ne serons plus là pour le voir", nous répétaient-ils. »

A l'autre bout de la France, à Marseille, le frère du radio Nicolas Migliaccio, Albert, a témoigné, en 2017, que leur père était « mort de chagrin un an après le drame, en étant persuadé que la Minerve avait été détruite par les Soviétiques ». Aujourd'hui encore, comment ne pas douter, remarque Ghislaine, la fille de Daniel Potier, devenue mère de famille et éducatrice de jeunes enfants. « Un sous-marinier m'a lancé : "La vérité, vous ne la saurez jamais ou alors il faudra que tous les responsables soient morts." Ils ne nous révéleront jamais rien. Le silence a tué nos proches une deuxième fois. »

Aîné de huit enfants, François Meunier, matelot mécanicien de 19 ans, était du genre bagarreur et aimait la trompette. Il avait été poussé dans les bras de la marine par son père, ajusteur-outilleur chez Renault, quittant la maison des Mureaux (Yvelines) après une dispute, lui aussi ; le patriarche s'en est voulu jusqu'à en mourir, à 53 ans. Le cadet, Jean-Marc, « quarante-deux ans chez Renault-Flins », vient de prendre sa retraite et confie conserver le goût du cornet de glace que son

frère lui avait offert lors de sa dernière permission. « J'ai pleuré des jours et des jours. J'en ai voulu à la terre entière. Je suis toujours en contact avec ses amis d'enfance. » Jean-Marc se souvient aussi d'une étrange rencontre, quelques années après la disparition. Au supermarché du coin, un homme le reconnaît : « Je peux t'assurer que ton frère n'a pas souffert. J'ai participé aux recherches. Je ne t'en dirai pas plus. »

Un temps évoquée, la thèse d'un secret imposé par la volonté de la France d'exporter les Daphné ne prospère pas plus que celle des Russes. C'est pire. Le vide. Le silence de l'institution militaire « devient comme une sorte d'acquis », note Christophe Agnus. « On ne sait pas. C'est comme ça. » Au collège naval de Brest, les anciens sous-marinières ont pris le garçon sous leur aile. Mais lors d'un déjeuner auquel il est convié, à l'automne 1989, les officiers de la force stratégique à Taverny (Val-d'Oise) lui conseillent d'« arrêter de chercher ». Il vient d'entrer comme journaliste à *L'Express*, il pose des questions.

PREMIÈRE PLONGÉE DANS LES ARCHIVES

A partir des années 2000, plusieurs familles écrivent « dans les hautes sphères », recevant en retour des lettres types, ou restant sans réponse. Hervé Fauve, le fils du commandant, assure : « Cette histoire n'intéressait que nous. On ne se voyait pas frapper à la porte des journaux en parlant de ça. Mais chaque fois que survénait un crash ou un naufrage, un terrible sentiment d'inachevé nous envahissait. On se demandait pourquoi l'Etat n'avait pas fait tout ce qu'il fallait pour la Minerve. Il y avait un certain désespoir général. »

Chaque 27 janvier, durant des décennies, des associations d'anciens sous-marinières ont organisé une cérémonie, sans prévenir les familles. « Nous ne sommes descendues à Toulon qu'en 2000 avec ma sœur et ma

En haut à gauche, le sous-marin la « Minerve », disparu en mer le 27 janvier 1968. A droite, le matelot François Meunier, mécanicien (assis, au centre). En dessous, le « bachi » d'un des matelots du sous-marin. En bas, à gauche, la famille Helmer, dont le deuxième enfant, Bernard (en pull au centre), était l'un des opérateurs radio du sous-marin. A droite, le pacha de la « Minerve », André Fauve, avec ses deux enfants.

COLLECTIONS FAMILIALES

mère », raconte Ghislaine, la fille du mécanicien. Alors que la disparition de son père l'empêchait jusqu'alors de se projeter dans la vie, elle croit ce jour-là avoir rejoint la « famille des sous-marinières ». Chaleureux, des anciens la mettent en relation avec des amis de Daniel, le mécano à fine moustache. « Pour moi, ce fut une reconstruction. Leurs anecdotes sur la vie à bord m'ont permis de lui donner chair. Il n'était plus un disparu mais un homme, vivant, un marin avec sa clope au bec. Je lui ressemblais, et ce fut un choc. »

De son côté, Christophe Agnus écrit trois fois à la présidence de la République. Nicolas Sarkozy lui répond le premier, en 2007. Le fils du commandant adjoint obtient l'autorisation de consulter des archives, seul. Il les survole, sans rien y trouver.

Un homme, que tous ont rencontré, tissera de premiers liens entre les familles. Sept membres de l'équipage n'avaient pas embarqué, ce funeste mois de janvier 1968. Parmi eux, le chef mécanicien Jean-Paul Krintz, 22 ans, un brun de Tarn-et-Garonne à la belle figure d'acteur italien. Les chefs lui avaient donné deux jours pour se marier. Sa vie ne sera qu'un tourment. En 2010, Krintz réussit à donner le nom du navire à une rue de Caylus, le village où il vit. Et jusqu'à ses derniers jours, en mars 2017, il parle des gars de la *Minerve*.

LES SOUVENIRS DE L'AMIRAL

C'est grâce à Jean-Paul Krintz que Jean-Marc Meunier, le frère du mécano François, commence à s'intéresser, en 2009, à l'histoire du navire, lui qui s'était « fait à l'idée qu'on ne saurait jamais rien ». Cette année-là, un monument aux morts des sous-marins français est érigé à Toulon. La stèle sur laquelle il va se recueillir forme le premier point de ralliement des proches des disparus, face à la marine. A l'inauguration du mémorial, Ghislaine n'a pu retrouver l'accueil des années précédentes. Avec les civils, elle se trouve tenue à l'écart par les marins et comprend qu'elle ne sera jamais des leurs.

La cérémonie des 50 ans du naufrage va sceller le rassemblement des proches des disparus. Jean-Paul Krintz vient de mourir, avec sa culpabilité de survivant. Et quand le sous-marin argentin *San-Juan* coule, fin 2017, dans l'Atlantique avec 44 marins, suscitant l'empathie dans le monde entier, Hervé, Jean-Marc, Ghislaine et les autres commencent à penser que les choses doivent bouger. Le 27 janvier 2018, tous se retrouvent au mémorial de Toulon. Pour la première fois, Isabelle Helmer fait le trajet de Metz, prête à lutter : « On a été capables de retrouver le Titanic à 4 000 mètres de profondeur, le *San-Juan* au milieu de l'Atlantique. Et la France, cinquième puissance mondiale, a un sous-marin perdu qu'on n'essaie pas de retrouver ? Cela, oui, on l'avait en travers de la gorge. » Il y eut une belle messe. La musique de la flotte. Les états-majors et les élus. Une émotion immense. « Je me suis sentie complètement perdue », confie Isabelle. Ils ont donc décidé d'agir ensemble.

Silencieux, lui aussi, pendant de longues années, le fils du commandant Fauve prend en main les opérations. Hervé, cadre chez Total, rassemble 37 familles parmi la communauté des disparus. Il entreprend de mobiliser l'opinion. « J'ai créé le site Internet dédié à la Minerve le 1^{er} janvier 2018. Je voulais raconter la douleur des familles. » Des documents inédits sont rassemblés, dont le rapport, longtemps resté secret, de la commission d'enquête de la marine sur l'accident, 200 pages qui balaient toutes les hypothèses. Six mois après la disparition, l'inspecteur général Evenou ne craint pas d'y qualifier les sous-marins Daphné d'« excellents bâtiments ». « On pourrait même dire qu'ils sont trop bons, car leurs performances et surtout leur manoeuvrabilité font oublier qu'en dernier ressort c'est de l'homme que tout dépend », écrit-il le 27 juin 1968.

Les familles épluchent enfin les archives, dont Hervé Fauve a obtenu d'Emmanuel Macron la déclassification en 2017. C'est pour découvrir qu'elles sont vides. « Tout ça pour ça ? », interroge Isabelle Helmer. D'insupportable, le silence devient absurde. « Nous ne comprenons toujours pas pourquoi on a attendu si longtemps pour rechercher la Minerve, poursuit Christophe Agnus. La marine nous a répondu : "Ce n'était pas un sujet. Si on n'a pas cherché, c'est que vous ne l'avez pas demandé." »

En avril 2019, le passé s'éclaircit davantage grâce à la ténacité d'Hervé Fauve. D'autres archives, sonores celles-là, révèlent le contexte dangereux dans lequel les sous-marins français tels que la *Minerve* ont évolué.

Nous sommes alors à la fin de l'été 2000. A Vincennes, près de Paris, les archivistes de la défense mènent l'entretien d'usage avec l'amiral Joire-Noulens, qui prend sa retraite. Dramatique coïncidence, le *Koursk*, un sous-marin russe, est devenu quelques jours plus tôt un tombeau pour 118 hommes en mer de Barents. L'amiral commence l'entretien en confiant avoir pensé « toute la semaine » à ce naufrage. Ensuite, il se souvient : « Quand j'ai pris mon commandement, dans les escaliers, on disait des messes. C'était après la Minerve et l'Eurydice. » L'*Eurydice* a coulé, lui aussi, en 1970, avec 57 hommes.

La voix métallique de l'amiral livre la dure vérité de la condition sous-marine de l'époque. « Les femmes, leur mari a beau être volontaire, elles ne sont pas volontairement veuves. Il y avait une psychose étonnante. » Une seule erreur de matériel, à peine deux fautes humaines, et « l'on va au tapis », admet Joire. Les accidents de sous-marins sont si nombreux, à l'époque, qu'il faut en tenir compte dans les recrutements. D'après lui, les prévisions sont bâties « avec de larges coefficients d'attrition ».

La mort est belle dans le chant des sous-marinières. Ce texte, apparu au début des années 1950, évoque ceux qui, par amour pour un bateau, ont quitté leur mère « pour s'en aller au fond des flots ». « Après une plongée rapide / Tu auras cessé de vivre / Et à 1 000 mètres au fond des mers / Ce sera ton cimetière », pleure le refrain.

La *Minerve* s'inscrit dans une terrible généalogie de bâtiments coulés, que le monument de Toulon a mise au jour. Sur le mémorial, la liste commence par le SM 2326, disparu en Méditerranée fin 1946, un ancien sous-marin allemand pris à l'ennemi. Puis vient le tour, en 1952, de la *Sybilie*, donnée par le Royaume-Uni. La France vaincue possédait, en 1940, 77 sous-marins. Elle n'en alignait plus que 6 en 1945, et l'état-major avait pris la décision de constituer une « flotte de transition » – 15 bateaux pris aux Allemands ou prêtés par les Britanniques. Sur la stèle toulonnaise suivent la *Minerve* et l'*Eurydice*. Le *Flore* a manqué de le rejoindre après un grave accident de plongée en 1971. Il faut être courageux pour s'engager, alors.

Comme les U-Boot allemands, les Daphné sont conçus pour plonger en moins de trente secondes afin de se dérober à l'ennemi. En cas d'avarie de barre, la fin est inévitable. « On arrive à 300 mètres avec 30 degrés de pointe très, très rapidement », précise l'amiral Joire dans l'exceptionnelle archive sonore. La commission d'enquête de l'amiral Evenou estime que, pour une raison technique, la *Minerve* a pu atteindre la pente incroyable de 60 degrés en trente secondes, fonçant vers l'implosion certaine comme un aéronef en piqué vers la terre.

PRATIQUES PROBLÉMATIQUES

La guerre pèse encore, en 1968. Certains officiers ont joué trop longtemps la bataille de l'Atlantique. Un commandant, qui avait débuté à Toulon avec un équipage allemand sous sa férule, continuait d'« entraîner les gars comme en temps de guerre, en prenant des risques qu'on ne doit pas prendre en temps de paix », regrette l'amiral Joire-Noulens. « J'ai vu des ordres pour la nuit... 300 mètres ! Aller passer la nuit à 300 mètres alors qu'on n'a qu'un tiers de l'équipage, que tous les autres dorment ! Pour quoi faire ? Pour quoi faire ? Pour eux, c'était normal de pousser toujours le bateau », dans ses retranchements. En 1968, les pratiques de l'état-major demeurent, elles aussi, problématiques. Tous les accidents ont lieu à des heures de changement de quart, moment de grande confusion, signale l'amiral. Les règles pour les relèves ne seront modifiées que trois ans plus tard.

Quand il a quitté Toulon, dans les années 1970, oubliées les messes, assure Albert Joire-Noulens : « On donnait des bals. » Le chant des sous-marinières n'affirme-t-il pas que les fiancées retrouvent vite un autre gars ? Mais, de Metz à Toulon, les « familles de la Minerve » sont restées avec leurs questions, insondables. Pères et frères ont-ils compris que la fin arrivait ? Sont-ils morts en deux secondes ? En trois heures ? Certains se sont inquiétés de savoir si on allait découvrir des squelettes. « La marine nous a affirmé qu'on ne retrouverait rien. Pas un bout d'os », souffle Jean-Marc Meunier. Valérie Roy, la fille de Daniel Potier, n'avait jamais parlé de la *Minerve*. Elle dit s'endormir tous les soirs en se demandant si son père a manqué d'air, s'il a pensé à elle. Il lui importe peu, finalement, d'aller jeter des fleurs quelque part en mer. ■

NATHALIE GUIBERT